

flit universel, pendant que M. de Bismarck lance sa fameuse circulaire pour recruter des alliés, M. Menzel, dans un écrit, fort remarquable d'ailleurs, intitulé : *la Prusse et l'Autriche en 1866*, montre l'ogre russe épiant l'Allemagne, désunie et s'appêtant à étendre sa domination sur la Hongrie, la Bohême, la Croatie, la Valachie, ainsi que sur les provinces baltiques. Il dit à ses compatriotes que la France à l'œil sur les provinces rhénanes et l'Angleterre sur la marine allemande, qu'elle serait heureuse d'étouffer dans son berceau ; bref, il fait voir partout de redoutables voisins n'attendant que l'occasion favorable pour se partager la dépouille des frères ennemis. "Ce ne sont pas, dit-il, les banquets patriotiques ni les grands discours des députés libéraux qui tiendront en respect de pareils adversaires." Le parti libéral fait passer des questions de droit formaliste avant la question de puissance et d'existence ; il se perd dans de misérables chicanes de procédure et manque absolument de cet esprit pratique avec lequel on fait de l'histoire. "Ne voyez vous pas, s'écrie-t-il, qu'en favorisant, comme le font les démocrates et les gens du *National-Verein*, l'opposition des Magyares, des Tchèques et des Italiens contre l'Autriche et le germanisme, vous aboutissez fatalement à enlever à l'Allemagne toute influence sur le bas Danube ? Ne voyez vous pas que les Hongrois, d'accord avec les Italiens, nous prendront Triest et nous isoleront de l'Adriatique ? Ne comprenez-vous pas quelle faiblesse, quelle misère et quelle honte ce serait pour l'Allemagne, le jour où nous n'aurions plus rien à dire en Hongrie et en Bohême, où, à côté de la Hongrie indépendante, il s'élèverait un royaume tchèque également indépendant qui s'éten-

drait jusqu'aux portes de Ratisbonne ? Qu'arriverait-il si ces nouveaux Etats s'unissaient contre nous avec la France et l'Italie ? Quelle force l'Allemagne méridionale pourrait-elle déployer contre l'étranger, lorsque notre frontière, qui commence à Strasbourg, n'irait pas au delà de Ratisbonne ? Calmez-vous donc, dit en concluant M. Menzel à ses compatriotes, et, quels que soient vos griefs, remettez l'épée au fourreau pour ne pas fournir aux puissances non allemandes un prétexte de s'immiscer dans nos affaires. Régions nos différends nous-mêmes, soyons unis en face de l'étranger, ou sinon attendons-nous à voir de grands malheurs fondre sur la patrie commune."

Sans doute ce langage est très-patriotique et très sage ; mais nous croyons que M. Menzel prêche dans le désert, et que ni lui ni personne ne peut soustraire aujourd'hui l'Allemagne à l'opération césarienne. Les armées sont partout sur le pied de guerre, les journaux sur le pied d'injure ; le vent de la discorde a soufflé du nord au midi, et l'on entend à Berlin comme à Vienne retentir ces mots fatidiques : *Alea jacta est!*

Qui sait ? l'Allemagne a peut-être besoin de cette crise pour sortir enfin de ses longues rêveries. Qui sait si la guerre ne lui infusera pas un peu de ce sens pratique qui lui manque, et si ses professeurs de droit constitutionnel et de philosophie nébuleuse n'apprendront pas au bruit du canon quelque chose de plus positif que leurs théories sur la vraie destinée de l'humanité ?

Il y a cependant d'incorrigibles *philosophes* qui, en ce moment même où le sol tremble sous leurs pas, écrivent de savants traités pour démontrer l'excellence, la prééminence, la nécessité absolue